

« L'un des deux malfaiteurs, qui étaient crucifiés avec Jésus, l'insultait : " N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et nous avec toi ! " Mais l'autre brigand éleva la voix pour le faire taire : " Tu n'as donc aucune crainte de Dieu, toi qui endures le même supplice ? Pour nous, justice est faite : nos actes ont mérité le châtement que nous subissons. Mais lui, il n'a rien fait de mal... ! " »

« Et il dit à Jésus : " Souviens-toi de moi quand tu viendras dans l'éclat de ton Royaume ! " »

JÉSUS — " En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ! " »

Camus s'étonne que les chrétiens n'aient pas horreur de la peine de mort et qu'ils ne soient pas tous abolitionnistes. Ce court

récit de l'Évangile de Luc est la réponse que je lui ferais, s'il était encore là pour m'écouter avec ce regard concentré, passionné de comprendre, que j'ai si bien connu, dont j'ai le sentiment qu'il est posé sur la page que j'écris.

Voyons, mon cher Camus, s'il y a des chrétiens abolitionnistes de la peine de mort, ils doivent avoir un patron dans l'Évangile. Je crois avoir trouvé ce patron, c'est le mauvais larron. Que veut le mauvais larron ? Avant tout et uniquement, sauver sa peau, sa misérable peau temporelle. Il a la chance d'être crucifié avec un type qui a fait des miracles. Qu'attend-il pour en faire un de plus, il y a urgence. « Puisque tu es Christ et messie, sauve-toi, sauve-nous ! » La justice ? Il n'y pense pas. L'essentiel est pour lui d'échapper au châtiement, d'échapper une fois de plus. Il est bien mal tombé.

Précisément pour Jésus, le temps des miracles est passé, c'est maintenant le temps de l'amour qui doit aussi faire ses preuves et il n'est pas de plus grand amour que de mourir pour ceux qu'on aime. Il est temps pour Jésus de mourir entre deux criminels selon la prophétie. Il est temps pour Jésus de verser jusqu'à la dernière

goutte du sang de son cœur pour régénérer l'espèce humaine qui en a tant besoin. Cette mort est une nouvelle naissance à une humanité nouvelle, née de Dieu et de son amour, et qui n'a rien à voir avec la chair et le sang, c'est pourquoi il importe que cette chair meure et que ce sang soit versé. Cette chair innocente, ce sang pur, cette mort atroce sont nécessaires pour, dans le royaume inconnu de la nécessité divine, laver tous les crimes des hommes. Or, vous comprenez cela au moins, Camus, nulle époque n'a été plus criminelle que la nôtre. Nulle n'a jamais eu plus besoin d'être pardonnée et purifiée.

Certes, il est dur de mourir, et la mort sur la croix était un supplice abominable, auprès duquel la guillotine n'était que ce que nos Républiques ont voulu qu'elle fût : un supplice « humanitaire ». Tous les supplices sont horribles : les martyrs chrétiens les ont presque tous affrontés. Croyez-vous, Camus, qu'être ligotés à des poteaux, enduits de poix, transformés en torches vivantes, être livrés sans défense aux griffes et aux crocs de lions qu'on a fait jeûner pendant plusieurs jours pour les mettre en appétit, et qu'on lâche enfin dans l'arène, croyez-vous que ce ne soient pas des sup-

OUI À LA PEINE DE MORT

plices horribles ? Croyez-vous que nos missionnaires catholiques n'ont pas subi en Chine des supplices horribles au cours du siècle dernier ? En fait de supplices, même les Romains n'ont pas fait mieux que les Chinois. Il était réservé à quelques-uns de nos grands pays modernes d'utiliser les immenses ressources de la technologie, l'électricité et la chimie pour raffiner encore les supplices, pour briser non seulement les corps mais les âmes et la résistance des volontés. Cela, Camus, vous le savez. Sur le chapitre de la haine de l'homme pour l'homme, nous sommes supérieurs à tous les hommes qui nous ont précédés, y compris ceux des « forêts primitives ».

Voyez-vous, Camus, tous les supplices sont terribles, du moment qu'ils amènent à la mort. Le Christ nous a appris qu'il n'y a pas de supplice déshonorant : cela dépend entièrement de celui qui le subit. Dieu sait si le supplice de la croix, réservé aux esclaves révoltés, était considéré comme déshonorant. Jésus-Christ, très innocent, fils de Dieu et de la Vierge Marie, l'a subi et il en a fait le trône de sa gloire éternelle. La guillotine n'a déshonoré ni Louis XVI ni Marie-Antoinette : en fait ils furent l'un et

OUI À LA PEINE DE MORT

l'autre plus grands, plus nobles, plus souverains sur l'échafaud que sur le trône. C'est dire qu'il en est de la mort de l'homme comme de sa vie. L'essentiel n'est pas de mourir ou de vivre, l'essentiel pour l'homme est de se hausser à la hauteur de ce qui lui arrive, même contre sa volonté. Et, seul, l'homme peut donner un sens à sa mort comme à sa vie.

Le bon larron sait d'un coup ce dont il retourne. Ayant mené la vie d'un bandit, il sait qu'il a gâché sa vie, il n'a pas l'intention de gâcher sa mort, c'est tout ce qui lui reste, et ce reste est sans doute le plus important de la vie d'un homme. Le voilà donc sur son gibet, et il se hausse tout d'un coup plus haut qu'Œdipe-roi, beaucoup plus haut. La grandeur tragique d'Œdipe, incontestable, et qui nous émeut encore, est qu'il se soit fait, comme le dit Sophocle, à la fois l'inculpé et le juge et qu'il n'ait pas hésité à s'autochâtier. Le châtement fait de lui un errant. Son errance et son respect de la justice transcendante lui méritent d'être réintégré dans l'enceinte sacrée. Sa sépulture secrète devient « le seuil de bronze », inviolable, qui protège l'intégrité de la Ville et de l'État.

Le bon larron est plus près de nous

OUI À LA PEINE DE MORT

qu'Œdipe. D'autres que lui l'ont pris et jugé, d'autres l'ont condamné, mais il trouve leur jugement équitable : « Pour nous, dit-il, justice est faite ; nos actes nous ont valu le supplice que nous subissons ! » Là où il atteint une grandeur épique au sens où les Grecs l'entendaient, là où il discerne à travers son propre malheur le Juste et l'Injuste, c'est quand il dit, se tournant vers Jésus : « Mais lui, il n'a rien fait de mal ! » C'est là qu'il est subitement devenu chrétien : il a eu pitié de Dieu, de l'innocence divine suppliciée qu'il a eu la grâce de reconnaître. Reconnaisant son Dieu dans la chair en son voisin de croix, surgit en lui l'espérance, et il supplie : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans l'éclat de ton Royaume ! » Il lie son destin à celui de Jésus-Christ pour le moment de la fin des temps, quand Jésus rentrera en possession de toute sa gloire sur les vivants, sur les morts, et sur toute la nature dont il est le Créateur.

La tragédie antique est pleine de suppliants : que ce soit le vieux Priam vaincu qui demande au vainqueur, plus jeune et plus heureux que lui, le corps de son fils ; que ce soit Antigone qui a déjà perdu tout l'essentiel et qui au nom des dieux exige

OUI À LA PEINE DE MORT

d'ensevelir Polynice, vaincu lui aussi ; que ce soit Œdipe lui-même errant et aveugle.

Le suppliant antique fait peur au supplié lui-même. Antigone se fait menaçante et Créon perdra tout de ne l'avoir pas écoutée. Le suppliant antique rappelle au supplié la commune condition humaine. Même si le supplié est au sommet de la puissance et de la victoire, il reste toujours soumis à la fragilité du destin humain, aux coups imprévisibles de la fatalité. Le suppliant antique est adossé à la fatalité qui fait et défait le destin des hommes, devant laquelle les dieux s'inclinent. C'est pourquoi, dans son total dénuement, il est si redoutable. Il rappelle à chacun que tout bonheur, toute puissance, toute fortune peuvent être instantanément brisés. Il rappelle à l'homme qu'il est toujours à la merci du pire malheur et que cette menace est imparable.

Voici le bon larron. Ce fut un bandit redoutable, le voici parvenu au terme de son destin, il ne menace plus personne, pour lui tout finit comme il se devait : « Justice est faite, dit-il. Nos actes nous ont valu le supplice que nous subissons ! » Rejeté et condamné par la société des

OUI À LA PEINE DE MORT

hommes, dépouillé de tout, lui qui a passé sa vie à dépouiller les autres, cloué sur du bois, lui qui a fui, échappé tant de fois. Il n'est pas aveugle comme Œdipe, mais définitivement épinglé comme un papillon dans une boîte de collection. Voilà notre suppliant à nous chrétiens. Tout à coup, cet homme, réduit à la misère la plus extrême et à l'impuissance absolue, sent s'écrouler derrière lui le mur de la fatalité, il voit s'ouvrir devant lui l'immense horizon de l'espérance.

La chose la plus hautement improbable au monde arrive. Ce que les Anciens n'avaient jamais pu imaginer, ce qui était hors de portée de leur espérance parce que c'était hors de portée de leur imagination, c'est cela même qui arrive. Cet homme rejeté par la Cité des hommes est accueilli dans la Cité de Dieu; cet excommunié devient le concitoyen du peuple innombrable des saints, seul et unique saint canonisé par Jésus-Christ; cet homme sans toit va mourir sous l'aile des chérubins; cette nuque sans lit va se reposer sur le sein de la miséricorde divine. Une main essuiera sur son visage la sueur de la mort et une voix dira à son oreille : « *Enfant, souris ! Je suis ton Père !* » Cet homme de proie va acquérir

OUI À LA PEINE DE MORT

pour butin le fabuleux trésor qu'il n'a pas osé demander, le Royaume de Dieu; cet orphelin est devenu fils et héritier. La fatalité antique est désormais abolie. Nous nous représentons mal ce que cela veut dire. Si nous le comprenions mieux, nous comprendrions mieux du même coup à quel point l'apparition de l'espérance chrétienne dans le monde antique a été perçue instantanément comme l'éclosion soudaine d'une espérance qu'on ne pouvait attendre et qui bouleversait de fond en comble toute l'organisation du destin humain.

Mon grand-père, mon père lui-même n'ont jamais imaginé qu'on puisse aller plus vite que la vitesse du son. Aujourd'hui nous faisons des supersoniques et nous crevons tous les jours le mur du son. Par la combinaison des fuseaux horaires, en allant en sens contraire de la rotation de la terre, nous quittons Paris à 10 heures du matin et nous arrivons à New York à 8 heures du même matin. Même si ce n'est qu'une manière de parler, nous sommes arrivés avant d'être partis.

Rien ne nous est devenu plus familier que la relativité du temps qui eût déconcerté nos ancêtres. Cela devrait nous initier

OUI À LA PEINE DE MORT

au moins vaguement à ne pas trouver absurde qu'une autre dimension existe pour le destin humain, et c'est l'éternité divine. En crevant le mur de la fatalité, le bon larron se trouve délivré à un autre monde, celui de l'éternité et c'est aussi le monde de la miséricorde. Tous ses péchés sont pardonnés par la promesse qui lui est faite par son compagnon de misère. Et il n'aura pas à attendre la fin des temps, quand le Fils de Dieu reviendra dans tout l'éclat de son Royaume : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis ! » : tel était depuis toujours le terme imprévu de sa destinée de brigand.

Tous les prisonniers rêvent de la délivrance comme de « la belle ». Pour le bon larron, la mort est la belle des belles, encore plus belle que tout ce qu'il pouvait imaginer, plus magnifique que tous les miracles. Et justement lui n'a pas demandé de miracle. C'est en restant sur la croix, à l'intérieur du supplice dont il reconnaît qu'il est mérité, cloué sur la promesse de son Seigneur, qu'il va bénéficier de l'infaillible élargissement qui monte autour de lui de tous les points à la fois, comme, de tout l'horizon circulaire, on voit poindre le cré-

OUI À LA PEINE DE MORT

puscule du matin, la promesse universelle de l'aube, annonciatrice de « midi le juste » qui n'est pas de ce monde.

Zermatt-Chexbres

juin-août 1985